

Que cachent les monstres ?

Que s'est-il passé à Zéralda cet été ?... Pourquoi un des colonels les plus puissants du DRS se retrouve-t-il du jour au lendemain en taule ? La retraite du général Toufik est-elle le fait du Président Bouteflika ou la décision a-t-elle été inspirée par les Américains comme le laissent entendre certaines sources ? Et pourquoi ?... Et cette histoire d'arrestation rocambolesque du général Benhadid ? Et le feuilleton naissant de Rebrab ? Et... Et...

C'est entendu, le sommaire de la vie politique, sociale, intellectuelle de l'Algérie tient dans trois mots carrés : convulsions de sérail.

A lire la presse – répétitive –, à suivre les réseaux sociaux, déchaînés, eux, on a la funeste impression qu'il n'existe que des affairistes insatiables et des gouvernants se tapant dessus pour le pouvoir et les intérêts qu'il génère, et qu'il n'y a, dans ce pays, aucune force sociale, pas de citoyens, pas de peuple même. Et encore moins de société... Le désert, quoi !

En dehors du feuilleton de la conquête du pouvoir total et les dégâts que cela inflige à la partie adverse, il ne se passe rien... Le pouls se tait... Et il n'y a personne dans ce pays...

Erreur. Le silence ou la visibilité insuffisante des sociologues, censés décrypter ces phénomènes, ne signifie pas la mort de la sociologie algérienne. Lassé des commentaires circulaires – auxquels, d'ailleurs, je participe – et inapte à capter les incandescences sociales, je me suis tourné pour un échange informel vers Abdelkrim Elaidi, professeur de sociologie à l'Université d'Oran. Deux questions simples ont vite surgi : y a-t-il encore des forces sociales en Algérie ? Comment se comportent-elles par rapport aux intrigues centrifuges de palais ? Les réponses sont là, dans ce que l'on regarde sans forcément le

voir. On pourrait croire que l'Algérie est un peu comme une succession de cercles concentriques où tout se passe dans un noyau dur – pouvoir et périphéries immédiates, clientèles – et plus on en est éloigné spatialement et socialement, moins on se sent concerné. Là aussi, erreur ! En fait, c'est peu dire que nous sommes un pays de paradoxes.

Paradoxe en effet cette impression que des événements importants, auxquels est suspendu le destin du pays, se déroulent sans que les Algériens non seulement n'y prennent aucune part mais qu'ils n'y accordent qu'un intérêt presque voyeuriste.

C'est à croire qu'en dehors de certains milieux surpolitisés aux allures de microcosmes, ce qu'on appelle les « masses » – terme noble autrefois, aujourd'hui ringardisé – commentent ces faits politiques avec le détachement que l'on met face à un événement extérieur au pays chargé d'indifférence.

On a même l'impression, déroutante, que les Algériens s'impliquent émotionnellement davantage dans ce qui se passe en Syrie que dans leur propre pays.

Mais – attention ! – cette distanciation parfois ironique d'avec les luttes au sommet qui envahissent la presse et la sphère politique ne signifie pas un décrochage des forces sociales par rapport à l'enjeu que représente leur devenir, sinon leur avenir.

Les 13 000 conflits sociaux officiellement recensés en 2014, d'amplitudes différentes (grèves, émeutes locales, occupations de lieux de travail, blocages de routes, etc.), pour chaotiques et spontanés qu'ils soient, n'en montrent pas moins la combativité des forces sociales décidées à défendre leurs intérêts dans des formes et des cadres hors contrôle des structures politiques et syndicales classiques

que sont les partis et les syndicats qui ne jouissent plus que d'une confiance restreinte. Quand ils ne se sont pas compromis carrément, les partis se sont au bas mot fait rouler dans la farine par un pouvoir rusé. Quant aux syndicats, l'UGTA se confond avec l'appareil d'Etat, donnant le spectacle d'une décomposition avancée. Les syndicats libres ? Libres ?...

Peut-être que ce détachement par rapport aux luttes au sommet qui font les délices des microcosmes procède-t-il d'une forme d'irréalité de la chose politique nimbée dans la brume de la rumeur et du mystère ? L'accélération des luttes au sommet depuis Hassi Messaoud semble imposer une forme d'urgence et de gravité ostentatoire de la chose politique.

Peut-être aussi que ces événements centralisés contraignent au décrochage en réaction à la déliquescence de la centralité – amenuisement de la surface de l'Etat et privatisation de certaines de ses fonctions – et la consécration du local. Les luttes locales qui culminent dans le réveil des régions du Sud – In Salah, Ghardaïa ? – pourraient être la naissance au forceps d'une forme de régionalisation de fait, un processus en cours que l'Etat est bien loin de maîtriser. Les luttes contre le gaz de schiste d'In Salah sont passées de l'international au local sans l'escalade du national....

Pour autant, les Algériens paraissent plutôt percevoir la sphère politique, et ses spasmes d'agonie, comme irréaliste, écrasés qu'ils sont par ce contrepois, bien réel lui, constitué par leur quotidienneté éprouvante faite de dégradation du pouvoir d'achat, de recherche d'emploi, de problème de logement, d'incertitude de la jeunesse par rapport à l'avenir, etc. L'observation sociologique a raison de substituer au constat de ce prétendu naufrage des valeurs, la métamorphose



Par Arezki Metref
arezkimetref@free.fr

se du lien social...

Les valeurs sociales échappent à l'immuabilité, sinon à la permanence, pour épouser les contours des conditions objectives d'existence. Pendant qu'on regarde le sommet, c'est l'Algérie profonde qui est en train de changer. Mais les sciences sociales suivent-elles ?

La question mériterait d'être approfondie. Car il paraît évident que nous sommes à une charnière, la configuration sociale est en train de se transformer et ce qui paraît comme les indices d'un naufrage ne sont que des signes de changement...

Certaines choses paraissent énormes ? Sans doute ! Le constat d'Antonio Gramsci reste valable ici et maintenant : « Le vieux monde se meurt, le nouveau monde tarde à apparaître et dans ce clair-obscur surgissent les monstres. »

A. M.

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com
@hakimlaalam



L'histoire extraordinaire du vieux grizzli que plus personne n'écoutait, sauf un alligator centenaire !

Un avion d'Air Algérie à destination d'Alger dérouté après qu'un passager eut affirmé être en possession d'une bombe. Quoi ?

Rebrab serait déjà de retour ?

Attention ! Ne croyez surtout pas que ça a été facile. Pour que Abdekka reconnaisse enfin la crise, et sa consœur, la situation dramatique du pays, il a fallu tout un tralala. D'abord, son cercle proche a dû lui ramener les deux, à domicile, à Zéralda. Et la crise et la situation dramatique ! Ensuite, un cercle encore plus proche a placé la crise et la situation dramatique de l'Algérie bien en face du fauteuil présidentiel. Et puis, cet étrange aréopage a attendu. Une réaction ! De longues minutes. Des heures interminables. La crise a toussoté un peu. La situation dramatique du pays s'est plainte de lourdeurs aux jambes dues à la station debout. Mais lui, le Raïs bien-aimé est resté imperturbable. Rien ne bougeait en lui, même pas l'alligator sur le polo Lacoste. D'ailleurs, il me faudra un jour résoudre cette énigme. Sur les vêtements, chaussures et sacs Lacoste, c'est un alligator ou un crocodile qui est stylisé ? Je sais que ce n'est pas le sujet du jour, mais la question me taraude. J'ai un pote, un bon ami qui pourra sûrement me tuyauter là-dessus, précisément. Revenons au vieux grizzli assis sans expression face à la crise et à la situation dramatique de l'Algérie réunies. « Que faire pour provoquer chez lui, en lui, une réaction ? » Se disent en chœur les gens de son cercle proche. Même si des gens proches

du cercle proche jurent sous le manteau qu'aucun de ceux se revendiquant du cercle plus proche n'a un cœur. Qu'à la place de cet organe vital a été greffée une machine à calculer Casio de dernière génération. Mais là aussi, le cœur, dans ce pays qui semble avoir perdu la raison, n'est pas le sujet du jour. Le sujet du jour, c'est comment, à quel moment le Président chéri a enfin reconnu les deux entités posées aux pieds de son fauteuil non roulant ? Des témoins ont affirmé qu'il a enfin tendu le doigt vers la crise, d'abord, ensuite vers la situation dramatique et il aurait parlé, et seulement parlé. Qu'a dit Abdekka, alors ? Mais non il n'a pas prononcé le mot « maison ». M'enfin ! On n'est pas dans E.T ! Quoi que ! Quand je revois cette scène, la crise et la situation dramatique de l'Algérie livrées poings et pieds liés à un vieux grizzli que seul un vieil alligator écoute encore, je me demande si le royaume d'E.T n'est pas loin. Mais bon, il a parlé. Ne me demandez surtout pas ce qu'il a dit. On m'a assuré qu'il était impossible de ramener à Zéralda un traducteur spécialisé en langage alligator. Il paraît que c'est la crise et la situation dramatique du pays conjuguées qui nous privent d'un auxiliaire pourtant précieux. Un traducteur de l'alligator vers l'arabe. Contentons-nous juste de cette info : Abdekka a, semble-t-il, enfin reconnu deux fléaux. En attendant que l'année prochaine, la réforme imminente de l'éducation impose l'enseignement de la langue alligator dès le primaire, je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.